

## ***Les Terrasses d'Orsol au miroir des eaux vives***

### ***Les Terrasses d'Orsol mirroring the white waters***

**Donia Maroub**

**Docteure en langue et littérature françaises**

**Faculté des lettres, des arts et des humanités de la Manouba**

**[donia.madani@gmail.com](mailto:donia.madani@gmail.com)**

*Reçu le 21/11/2024    Accepté le 12/12/2024    Publié le 30/12/2024*

**Résumé :** La voix du mythe, celle des poètes et des philosophes qui ont toujours célébré l'eau comme matière privilégiée. Grâce à sa force vitale et métaphorique, ils incarnent et font entendre « l'invisible ». A travers la constellation d'images, de figures et de mythes, Mohammed Dib offre à son lecteur une admirable richesse stylistique et thématique qui témoigne de la profondeur symbolique et polysémique de ce paradigme fondamental. L'examen du roman *Les Terrasses d'Orsol*, nous a permis de voir que l'eau, au-delà d'une simple substance liquide, est fortement associée à la rêverie comme l'a montré Gaston Bachelard. Elle reflète l'ambivalence de l'être animé par des forces contradictoires déterminées par les pulsions de vie et de mort. A travers le prisme du mythe de Narcisse, l'élément aquatique constitue le miroir de la condition humaine ; un miroir reflétant la conscience du personnage et son expérience existentielle. Enfin, l'eau comme principe actif traduit la nostalgie d'une beauté essentielle et devient le support d'une contemplation mystique et le moyen d'accès à une connaissance supérieure.

**Mots clés :** eau, miroir, métaphore, mémoire, mysticisme, ambivalence, inconscient, mythe, poésie, Narcisse, vie, mort.

\* *Auteur correspondant*

**[donia.madani@gmail.com](mailto:donia.madani@gmail.com)**

**Abstract:** The voice of myth, that of poets and philosophers, has always celebrated water as a privileged substance. Through its vital and metaphorical power, they embody and give voice to “the invisible.” Through a constellation of images, figures, and myths, Mohammed Dib offers his readers an admirable stylistic and thematic richness that highlights the symbolic and polysemic depth of this fundamental paradigm. We have seen that beyond being a mere liquid substance, water in *Les Terrasses d’Orsol* is strongly associated with reverie, as Gaston Bachelard has shown. It reflects the ambivalence of being, driven by contradictory forces determined by the impulses of life and death. Through the prism of the myth of Narcissus, the aquatic element serves as a mirror of the human condition, reflecting the character’s consciousness and existential experience. Finally, water as an active principle conveys the nostalgia for an essential beauty, becoming a medium for mystical contemplation and a gateway to higher knowledge.

**Keywords:** water, mirror, metaphor, memory, mysticism, ambivalence, unconscious, myth, poetry, Narcissus, life, death.

---

## INTRODUCTION

« Thalès a vu l’unité de l’Être, et quand il a voulu la dire, il a parlé de l’eau. »<sup>1</sup>, écrit Nietzsche dans *Naissance de la philosophie à l’époque tragique des grecs*. Nous trouvons que cette citation illustre parfaitement l’univers poétique profondément mystique de Mohammed Dib où l’eau est un véritable écho visuel des exigences contradictoires de l’être. Son ambivalence caractérisée par son oscillation entre fécondité fertilisante et violence destructrice, fait d’elle l’élément le plus favorable à incarner le lien complexe entre l’homme et le monde. Elle offre ainsi à l’écrivain un support précieux à même de nourrir son imagination et de déployer de nouvelles strates de sens. Comme l’ont montré Bachelard, Durand et bien d’autres chercheurs « Plus qu’un autre élément peut-être, l’eau est une réalité

---

<sup>1</sup> William Friedrich, Nietzsche. (1844-1900) *La philosophie à l’époque tragique des grecs* (1873), Traduction par Michel Haar et Marc De Launay, Editions Gallimard, La Pléiade, 2000, Chapitre 3 : Thalès (-640, -548) de Milet.

poétique complète<sup>2</sup>. » Dans son essai intitulé *Sagesse de l'eau*, Charles Mauron transcende la matérialité de l'eau en réveillant sa présence vivante chargée de symboles, d'émotions et de poésie. Pour lui, « *l'eau est [...] bien plus qu'un élément : une présence* »<sup>3</sup>.

Dans notre texte, l'eau apparaît comme le vecteur de la fiction, un schème central à partir duquel tout découle, tout se déroule. Elle constitue un principe romanesque qui imprègne les différents aspects de l'intrigue et définit l'orientation divergente et ambivalente de la conscience. Quelles sont donc les différentes expressions poétiques de l'eau et quel rôle joue-t-elle dans l'expérience existentielle du personnage dibien. L'étude que nous proposons vise justement, l'analyse de cette convergence entre les variations symboliques de l'eau et une certaine signification des *Terrasses d'Orsol*. Le présent travail se veut une analyse textuelle de la présence de l'eau dans l'œuvre de Mohammed Dib. Nous essaierons donc de suivre les énoncés qui renvoient au thème aquatique pour en délimiter les significations afin de mieux saisir son importance et sa valeur symbolique dans l'expérience existentielle du personnage et plus largement dans le projet poétique de l'écrivain algérien. Notre approche méthodologique s'appuie sur une critique thématique soutenue par une analyse descriptive.

## **I- Une incursion dans les profondeurs de l'eau troublée**

Dans *Les Terrasses d'Orsol*, l'écrivain fait de l'eau la véritable métaphore du bien et du mal. C'est un miroir qui renvoie en écho le sentiment cosmique du personnage partagé entre angoisse et extase. Le

---

<sup>2</sup> Gaston, Bachelard, *L'eau et les rêves*. Essai sur l'imagination de la matière, Paris : Librairie José Corti, 18 réimpression, 1942, p.28.

<sup>3</sup> Charles, Mauron, *Sagesse de l'eau*, Robert Laffont, Marseille, 1945, p. 129.

texte de Dib suit un double mouvement de chute et d'ascension. Et c'est précisément au gré de ce vacillement mental de l'être et du monde que se déploie la force agissante et réflexive de l'eau. Dès les premières pages, Mohammed Dib nous plonge dans une atmosphère troublante, angoissante à la limite étouffante, où le personnage se trouve confronté à la question lancinante de l'identité, de l'étrangeté et du sens. Dans ce roman, Ed, le personnage principal est chargé, par son gouvernement, d'une mission qui l'expose aux forces mystérieuses de Jahrber. Dans ce cadre, l'eau occupe une place importante. Elle constitue le centre d'un réseau d'images et de thèmes qui confère au récit une forte valeur symbolique. Dans notre texte, le thème de l'eau est marqué par une lexicologie dense et variée : océan, mer, lac, fleuve, fontaine etc. Sous tant de modes, l'eau suggère différentes connotations et acquiert une valeur sémantique importante qui définit le projet poétique de l'écrivain algérien. Au-delà de son aspect esthétique, elle est dotée d'une énergie vitale et d'une essence propre, profondément associée à la crise existentielle du personnage et à sa quête du sens. Mais cette présence demande d'abord à être définie puisque "son sémantisme dépend", comme le précise Gilbert Durand, "de ses accidents : limpidité, trouble, profondeur, etc."<sup>4</sup>

Sous les yeux de l'observateur Ed, l'eau prend des expressions très variées. Elle revêt, d'abord, une colère et une violence spectaculaires. Cette caractéristique est mise en évidence par des images terrifiantes témoignant de sa puissance dévastatrice fondamentale. Elle est décrite comme une entité animée et active, qui « *tournoie* », « *gronde* » et « *cogne* » (p.16) avec force. Les verbes d'action et la figure de la personnification dotent cet élément d'un pouvoir humain et mettent l'accent sur sa fonction destructrice. L'image de l'eau qui « *cogne avec un bruit de*

---

<sup>4</sup> Gilbert, Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Bordas, 1969, p. 197.

*tonnerre, de séisme en attente* » ( p. 16) accentue la tension qui anime le discours et évoque une force perturbatrice qui dépasse le simple mouvement des vagues. Cette mer houleuse et déchainée renvoie en écho l'atmosphère inquiétante de Jarhber et illustre également un danger, une sorte d'« alarme » qui contraste étrangement avec « *le calme qui règne dans les hauteurs du ciel.* » (p.16) En effet, le lexique utilisé et exprimé par les termes « *sombre* », « *noir d'encre* » et « *gerbes d'écume* » (p.16), crée une atmosphère glauque et inquiétante. Cette mer incertaine et mouvante est prête à ravager et à engloutir. L'expression « *grottes qui se creusent apparemment loin sous Jarhber* » (p.16) suggère l'idée d'une force cachée troublante. Les grottes, en tant qu'éléments souterrains renforcent l'idée de mystère et mettent en avant l'inconnu et l'insaisissable. Par le biais de comparaisons évocatrices, de personnifications dynamiques et d'un choix précis de verbes, d'adjectifs et de substantifs, Dib rend compte du mouvement perturbateur de l'eau et nous introduit dans un espace oppressant.

La présence de l'eau se manifeste aussi à travers l'image de l'océan qui constitue un élément narratif essentiel. Dans la première partie du récit, il incarne un symbole riche de mystère et d'énigme et entre en corrélation avec l'aventure existentielle du personnage dibien. Au fil de la narration, il acquiert des propriétés humaines qui accentuent son caractère insolite et mystérieux. Il s'impose comme un espace marginal, un lieu fantasmagorique à travers lequel se déploie l'anormalité et l'absurde.

Et que fait l'océan pendant ce temps, il joue. Je le considère, intrigué mais à moitié seulement, étonné mais seulement à moitié : à quel jeu joue-t-il ? Il appelle, dirait-on, n'en finit pas d'appeler. Qui pourrait-il appeler, ou quoi ? Attirer l'attention, c'est ce qu'il veut ? Il fixe sur moi des yeux presque humains, des yeux par milliers, il en est couvert, je ne me vois pas scruté par cette folle quantité d'yeux épars. Ou il essaye de calmer, d'endormir en lui quelque chose qui le travaille et il laisse aller ses regards dans tous les sens, c'est ça, une chose qui demeurera toujours inconnue de nous . (p.15)

Cette représentation humaine de l'océan orchestrée par les verbes d'action « jouer, appeler, attirer l'attention, fixer, calmer, endormir, laisse aller » et par la figure de personnification introduite par le terme « regards », confère à cette entité un statut d'autorité seigneurial. Sous la domination de cette force naturelle, le personnage subit une attraction irrésistible et une obsession incontrôlable. L'aspect mystérieux de cet élément aquatique gagne en intensité. Il est associé chez le narrateur à un « *maudit endroit* » dont « *le souvenir odieusement confus* (qu'il en garde, tient) *en réserve toutes sortes de menaces, de monstres prêts à vous sauter à la figure.* » (p.11) La contemplation de l'océan lui donne accès à la fosse, une entité génératrice d'une monstruosité frappante ; une « crevasse » dangereuse qui concentre les schèmes et les archétypes de la bête. Il s'agit d'un gouffre angoissant où se cachent les forces maléfiques.

Las de cette inspection stérile, je vais pour me redresser et m'en retourner sur mes pas avec soulagement, et c'est à cet instant qu'une ondulation de reptiles sur les rochers verdâtres s'ébauche. Un brin, une bagatelle d'ondulation. C'est plus que je n'espérais. Au cours de ma précédente reconnaissance, j'avais songé : « Des reptiles ? Ça ne se peut pas. » Mais à présent ? A présent si bêtes il y a, elles se fondent admirablement dans la pierre et la preuve ne sera pas facile à faire. Bêtes ou peu importe quoi, je les tiens à l'œil, je tache de ne pas les perdre de vue dans la crevasse avec tous les recoins qui s'y devinent et je – non, je suis encore pris de nausée, c'est au-dessus de mes forces, je m'enfuis de nouveau, incapable de poursuivre plus longtemps cette observation, je m'enfuis comme hier . (p.17)

L'océan apparaît comme la scène terrifiante où la conscience se crispe sur ses dégoûts, frayeurs et ténèbres. « *Je songe au sinistre lieu* » (p.27), nous dit le narrateur. Cet espace nourrit un imaginaire peuplé de créatures étranges. Le repérage de reptiles ou de bêtes dans « *les sombres profondeurs où elles restent sournoisement tapies* » (p. 43) donne au texte, au-delà de l'extravagance, de plus troublantes résonances. Les adjectifs « sinistre », « sombre » et l'adverbe « sournoisement » relie l'eau au mal et à la mort et projettent, de manière explicite, le caractère hostile de l'océan. La nature terrestre des reptiles ou des bêtes entre en

contraste avec le milieu marin depuis lequel ils apparaissent. Elle participe exemplairement à l'exploitation symbolique de la monstruosité et tend à renforcer l'aspect énigmatique du récit dibien. En effet, L'écrivain algérien nous offre une description visuelle frappante et un peu inquiétante de ces animaux marins observés. Ces créatures monstrueuses se déplaçant avec raideur semblent en situation inconfortable et en totale désharmonie avec leur milieu naturel. L'opposition avec l'image habituellement gracieuse et fluide qu'ils sont supposés refléter dans l'eau inscrit, au cœur du texte, l'étrangeté. A travers les adjectifs qualificatifs « ridicule », « déplaisant » et « abominable », l'auteur accentue le caractère dépréciatif de la scène. La référence aux « araignées de la taille d'un molosse » conserve le surnaturel et le fantastique. Ces « hideuses créatures » (p. 43) resurgissent avec davantage de force et d'absurdité. Elles sont dotées, à travers la figure de la personnification, d'attributs humains :

Mais voici le plus incroyable, ou le plus effroyable : certaines d'entre elles paraissent s'aborder et s'adresser la parole. J'ai déjà perçu, sans avoir pu en déterminer le point d'émission, un piteux gazouillis ; tout grêle qu'il soit et malgré le claquement des vagues, il est arrivé jusqu'à mes oreilles (p. 44)

Détourné de son acception commune, l'animalité signe son entrée dans la sphère humaine. La parole consacrée habituellement à l'homme se voit accordée à des créatures animales. Cette superposition nous invite à interroger les limites d'une humanité de plus en plus engloutie dans la misère de sa perversité. Le registre du bestiaire acquiert ainsi une épaisseur symbolique importante. Son inscription dans le roman n'est pas gratuite mais renvoie aux tendances inférieures de l'homme déchu. Qu'il s'agisse de reptiles, de bêtes, de crabes, de tortues de mer ou d'araignées, ces monstres symbolisent métaphoriquement la descente aux enfers des êtres humains habités par le mal et réduits à une survie bestiale. « *Les monstres que j'ai vu grouiller là-dedans étaient, je le savais, des hommes.* » (p.53), précise le narrateur. Le thème de l'eau apparaît ainsi comme un territoire négatif qui accueille la dépravation de l'homme et projette son vacillement dans l'animalité. En effet,

Gilbert Durand ne dit-il pas que l'eau profonde est « couleur d'abîmes, essence même de la nuit et des ténèbres<sup>5</sup>. »

Devant le spectacle dérangent que lui projette la mer, Ed ne peut qu'éprouver désarroi, agitation, peur et répulsion. L'imagerie troublante qui émane de ses sombres profondeurs devient une source d'obsession pour le personnage : « [...] *je n'arrive plus à chasser l'image de mon esprit – l'affreuse, la répugnante image* » (p.52), et un motif qui l'expose à la question du sens et l'engage sur la voie de la vérité.

[...] une question demande réponse [...] avant toute autre : ai-je vu, ou non, ce que j'ai vu ? [...] Vingt-quatre heures, vingt-quatre heures ont passé et j'en suis encore tout ébranlé, malade. Qu'était-ce au juste : ah, qu'était-ce au juste ! J'attends que quelqu'un me l'apprenne. (p. 11)

L'interrogation et l'interjection mettent en évidence l'angoisse du narrateur et l'aspect énigmatique du lieu. L'expression « sacré nom » qui revient en leitmotiv accentue l'idée de mystère et de l'insaisissable. L'océan présente le fond vers lequel le personnage est attiré. Il détient des secrets cachés que le narrateur cherche à déchiffrer. Le rapport à l'eau est donc inséparable d'une quête du sens. Nous remarquons que cette quête se réduit à l'interrogation répétitive qui invite à son déchiffrement mais qui se heurte au silence, à l'absence et au vide. « *Ces questions sans réponse* » (p. 26), accentuent le sentiment d'inconfort et de frustration. « *J'avais le sentiment de me perdre, de sombrer surtout dans leur silence qui allait s'enflant* » (p.13) ajoute le narrateur.

L'océan est cet espace qui génère des situations de difficulté et de détresse émotionnelle. L'étrangeté du dehors propage ses vibrations à l'intériorité du personnage. En effet, l'imagerie violente et répugnante de l'eau « *choquait plus que sa raison : les secrètes assises de son être.* » (p. 53) et il en est « *encore tout ébranlé, malade.* » (p.11) Le motif de la mer participe à la crise existentielle du personnage et agit comme un miroir reflétant la violence des émotions qui le

---

<sup>5</sup> Gilbert, Durand, *op.cit.*, p. 252.



traversent. « *Il était partagé entre ce qu'il voyait dehors, cette lumière, cette malédiction, et ce qu'il voyait en dedans, la même lumière, la même malédiction.* » (p. 15) L'eau, ce référentiel instable et insaisissable est indissociable de la subjectivité souffrante et troublée du narrateur. En effet, Ed est « *en proie à la plus misérable des crises morales, une crise à s'agenouiller et à pleurer.* » (p.20) L'analogie entre l'expérience existentielle et la nature de l'eau présente dans le monde extérieur est indéniable. La vie du personnage est manifestement marquée par l'exil, la solitude, la maladie, le divorce et la souffrance. Cette réalité dérangeante et angoissante semble en parfaite adéquation avec l'image morbide et dégradante que reflète la mer. Les profondeurs marines ténébreuses se confondent avec la figure féminine représentée par Eïda et renvoient le désespoir du personnage destiné à épouser une femme infernale. L'élément aquatique devient le miroir de la psychologie de l'être et de son expérience vitale qui l'expose à un monde douloureux, cruel et absurde. Selon Bachelard, l'eau est bien plus qu'un élément naturel : elle est une matière poétique et un vecteur d'imagination capable de provoquer des rêveries profondes et de révéler les couches inconscientes : « *Ainsi l'eau, par ses reflets, double le monde, double les choses. Elle double aussi le rêveur, non pas simplement comme une vaine image, mais en l'engageant dans une nouvelle expérience onirique*<sup>6</sup>. » L'eau ne se limite donc pas à une surface physique. Elle devient un espace onirique, une porte vers une nouvelle expérience intérieure. Elle « double le rêveur » en le confrontant à son propre reflet et en réveillant chez lui les rêveries les plus enfouies. Au-delà d'un jeu de miroirs, le reflet de l'eau ouvre un espace d'exploration sensible où la réalité se mêle à l'imaginaire. En engageant l'être, l'eau devient une source d'inspiration et un espace de réflexion sur le lien entre visible et invisible.

---

<sup>6</sup> Gaston Bachelard, *op.cit*, p65.

## **II- L'eau : une force invisible féconde**

Dans le roman, l'imagerie aquatique ne nous expose pas uniquement au mal et aux dangers. En observant la dynamique de l'eau dans l'imaginaire poétique de Mohammed Dib, nous avons remarqué qu'elle acquiert une valeur symbolique positive, régénératrice, transcendante et mystique. Ses expressions denses et variées nous invite à prendre conscience de son importance dans l'aventure du personnage. Sous ses formes les plus diverses, elle fait jaillir des expressions esthétiques, sensuelles, affectives, séductrices voire même érotiques. Mohammed Dib nous offre des exemples significatifs du pouvoir attractif et mystérieux de l'eau et de son impact positif sur la psychologie du personnage. Elle constitue un élément clé et engageant dans le cheminement de ce dernier. Intimement lié à son aventure, elle intervient dans le texte pour soutenir le personnage dans son voyage mémoriel qui le conduit à sa ville Orsol. Par le biais du procédé de la comparaison, Dib réveille le sentiment de nostalgie et crée, un lien entre l'eau et le pays d'origine dont les images positives génèrent plaisir et bonheur.

Je ne sais plus en effet sur quoi me rabattre, je ne sais plus quoi signaler en haut lieu, je souhaite aussi revoir Orsol, qu'on me rende ma ville, que je puisse rencontrer des visages qui me parlent, des visages dont je puisse faire le tour, comme on fait chez nous pour le plaisir de la promenade le tour des remparts, comme on boit du thé à l'ombre des platanes, comme on court au-devant de la mer, affronte de la poitrine cette mer miterreinne nôtre vacillant sous le poids du soleil, et ferme les yeux dans une obscure attente, puis reçoit le choc de la vague. (p.85)

L'influence visiblement bienfaisante de la mer sur le narrateur est nettement prononcée. En effet, c'est à elle qu'il se réfère pour exprimer son désir de retrouver sa terre et de se libérer du poids de la solitude et de l'étrangeté. Le thème de l'eau se manifeste également à travers l'image du lac qui suscite des sensations positives très vives. Cet espace mythique et saisissant exerce sur le personnage une attraction et un émerveillement indéniables. La description nous ouvre sur un univers sensible rêvé : « Une quiétude de crypte m'accueille, une dense pénombre ou l'air reste prisonnier

*des troncs, du feuillage, de l'encaissement du terrain, ou il est apaisé, muet. Un ruisseau bourdonne au fond et le calme n'en acquiert que plus de force.* » (p.109) L'eau retrouve sa fraîcheur, sa douceur et son calme et assure sérénité et bien-être. Le bourdonnement du ruisseau anime et ressuscite l'unité naturelle d'un paysage qui acquiert une gaieté et une beauté paradisiaque.

Animé par une force vibratoire vitale, le lac devient, sous la plume de Gaston Bachelard, « *un grand œil tranquille. Le lac prend toute la lumière et en fait un monde. Par lui, déjà, le monde est contemplé, le monde est représenté. Lui aussi peut dire : le monde est ma représentation*<sup>7</sup>. » Le lac est à la fois spectateur et miroir de la réalité extérieure de l'univers. Ce parallèle entre œil et lac souligne la profondeur de cet élément de la nature. L'œil, dans une perspective symbolique, est une métaphore de la conscience et de l'introspection. Le qualificatif « tranquille » renforce l'idée d'un calme propice à la méditation. Le lac devient un espace sacré, un symbole de paix où le temps semble suspendu, permettant à celui qui l'observe de s'immerger dans une contemplation mystique.

Dans *Les Terrasses d'Orsol*, la figure de la personnification confère au lac une présence vivante et opère le glissement de la pensée vers la folie. « *Quand il se montre, il se relève aux confins comme pour s'incliner devant moi.* » (p.108) Perçue sous l'angle d'une expérience phénoménologique singulière, la contemplation de l'eau sous ses multiples modes manifeste le mystère d'une présence au monde qui ouvre la conscience sur un silence mystique : « *Le même silence que partout m'a suivi, ou attendu ici. Il s'étend apparemment jusqu'à l'eau, ailes de lumière, limpides, qui bougent.* » (p.108) Au-delà de sa simple matérialité, le lac fait l'objet d'une initiation. Séduit par le « *silence et la paix qui se reforment après son passage* » (p. 108), Ed n'arrive plus à s'éloigner de ce lieu qui lui apporte confort et sérénité et « *recommence à chercher un accès au lac.* » (p.108) Cette substance liquide suscite des émotions d'émerveillement et d'enchantement qui ébranlent le personnage.

---

<sup>7</sup> Gaston, Bachelard, *op.cit*, p.43.

Mon cœur se met à battre la chamade : je la découvre enfin cette lumière couchée, laiteuse, entr'aperçue du haut de la route. Mon cœur bat de plus en plus fort, jamais eau ne m'a parue aussi incompréhensible, ni pareille émotion ne m'a envahi en présence d'une eau. C'est l'éblouissement, si subtile est l'irradiation qui m'enveloppe soudain, et si étendue, qu'elle touche à l'infini. Mais là n'est pas la chose extraordinaire. C'est le silence, un lac c'est de l'eau silencieuse. (p. 110)

La perception subjective relève de l'affect et de la sensibilité qui permet au personnage d'accueillir l'indicible. « *C'est le silence, un lac c'est de l'eau silencieuse.* » (p.110) L'eau propage une lumière métaphysique incompréhensible et déstabilisante échappant à toute rationalité. Le corps prend en charge l'excès de sens de cette force indicible. Conçu sous un mode perceptif, le lac transporte le protagoniste dans un état second, dans une extase liminale qui correspond à une rêverie spirituelle. L'expérience contemplative éveille « le souvenir des rêves préliminaires<sup>8</sup> » endormies et secouées par une contemplation méditative. Nous pensons, en effet, que la dimension onirique est très importante dans *Les Terrasses d'Orsol*. Elle trouve dans le paradigme aquatique un champ de représentation fécond qui actualise la quête initiatique et mystique du personnage. Maurice Merleau-Ponty ne dit pas que « *ce qu'on appelle un visible, c'est une qualité prégnante d'une texture, la surface d'une profondeur, une coupe sur un être massif*<sup>9</sup>. » Dans ce sens, l'expression poétique de l'eau ouvre une porte vers l'invisible, invitant à une méditation sur la concomitance du dedans et du dehors, de l'être et du monde.

L'eau, cette matière transparente et invisible, possède une essence divine. L'extase spirituelle incarnée par cette substance est un point de transparence avec la réalité primordiale. En effet, dans l'univers religieux, l'eau constitue « *le fondement divin de l'univers par un océan, dont l'eau est l'Essence divine. Elle remplit toute la création et les vagues sont les créatures*<sup>10</sup>. » Ce voyage à la recherche de l'Absolu se

---

<sup>8</sup> *Ibid*, p. 29.

<sup>9</sup> Maurice. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Éditions Gallimard, Paris, 1964 p. 178.

<sup>10</sup> Dictionnaire *Les Symboles*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1969, p. 379.

poursuit et se fonde sur une imagerie aquatique dense et diversifiée. L'écrivain nous transmet autour de l'eau une collection d'images et de symboles qui préfigure et détermine le parcours initiatique du personnage dibien. L'île fait partie de ces éléments de la nature sur laquelle se dessine sa destinée. L'invitation qu'il reçoit de la part de son ami Doderick le conduit à cet espace situé au milieu de l'eau. Séparé du reste du monde, l'île symbolise un refuge psychologique qui favorise le dépaysement et l'introspection. C'est dans cet endroit céleste que l'hirondelle fait son apparition illustrant l'ascension et symbolisant le voyage de l'être vers un lieu plus lumineux. Dans le récit, la présence de la sterne incarne l'espoir, la renaissance et la liberté. Dans son poème « Les hirondelles », Théophile Gautier, décrit ces oiseaux migrateurs comme des créatures célestes. L'hirondelle manifeste ainsi sa présence dans le roman pour traduire l'harmonie et la joie de la passion amoureuse des personnages et incarner la promesse d'un renouveau. L'île est cet espace marin où se déploie la rêverie calme et où se fait la rencontre avec Lily, cette figure féminine qui devient l'objet d'une passion et d'une contemplation. Ainsi l'eau retrouve sa fécondité originelle et apparaît comme l'élément vital qui déclenche les sentiments d'amour, de bonheur et favorise la résurrection.

Sans m'en rendre compte je me mets à bercer Aëlle, debout sur le sable comme nous sommes, face à cette réalité lacustre obscurément inapprochable, à la bercer, enveloppant des bras son corps doux et tiède dont voici que peu à peu me pénètre de chaleur pour finir par se confondre avec la mienne, et de nouveau je perçois le battement, la pulsation de tout à l'heure : comme si elle émanait d'elle ; d'elle autant que de cette terre, une terre plus eaux que terres, et ma voix dit en moi : « Tu m'en ouvriras les portes, Aëlle ; vous me reconnaîtrez et recevrez, toutes les deux, Aëlle ; que je sois à toi, Aëlle, que je sois à vous, elle et toi, j'arrive. Attendez-moi. (p.139)

L'évocation érotique ne se dissocie pas de l'unité cosmique. La femme se confond avec l'élément aquatique et se fait figure initiatrice. Elle porte en elle le secret de la vérité essentielle et vient s'associer à cette eau féconde qui invite l'homme à retrouver dans l'intimité amoureuse la voie sacrée de l'Absolu. En effet,

Pour Bachelard, « *l'eau est un élément plus féminin et plus uniforme que le feu*<sup>11</sup>. » Ce constat se confirme dans *Les Terrasses d'Orsol* puisque l'eau se confond au regard de la femme : « *C'est l'eau saturée de lune verte de ses yeux* » (p. 148) précise le narrateur qui décrit ensuite « *la verte limpidité de ses yeux.* » (p.163). Ces yeux deviennent aussitôt « *une voix de flamme verte* » (p. 170), « *qui chantent et changent constamment d'air.* » (p.182). La femme, à travers son regard qui réunit les principaux éléments de l'univers, eau, terre, flamme et air acquiert un caractère cosmique sacré.

L'eau imprègne l'intrigue amoureuse. L'expérience érotique des personnages est symbolisée par l'eau et le feu. Ces deux pôles antithétiques mais complémentaires font jaillir les aspects de la relation passionnelle qui unit Ed et Aëlle et les sensations et émotions qu'elle suscite. « *J'ai l'impression de dégager une chaleur de fourrure, de porter la canicule en moi, mais elle ? Mon regard la touche, le feu de ma fourrure va sur elle et retourne me lécher le cœur.* » (p.159) L'eau doté d'un symbolisme érotique fait vibrer l'âme du personnage qui éprouve pour Aëlle un Amour sublimé lui permettant de vivre des sensations passionnelles revitalisantes. Cet élan amoureux désigne le désir d'atteindre l'unité parfaite. Le thème de l'eau recouvre ainsi une symbolique métaphysique assimilée à un aspect ascensionnel purificateur.

Je me déshabille là et si je suis nu ou non, personne autour de moi n'y fait attention. Je tire des sceaux d'eau, je me les retourne dessus, cette eau est glacée à faire craquer la peau et ma peau est glacée à faire craquer la peau et ma peau se met en effet à crépiter. Mes dents s'entrechoquent, mes os aussi, je continue de plus belle, je tire des sceaux et encore des sceaux, je me les jette sur les épaules, la tête, le ventre et je me frotte, frotte du plat des mains. Les frissons m'atteignent jusqu'au cœur. Encore deux sceaux, et cette fois je me frotte avec la serviette de gros lin rugueux. La joie monte, c'est maintenant qu'elle se fait connaître et que l'idée me vient, l'idée qui a tarde à venir : « Va retrouver Aëlle de ce pas, cours. Baigne-toi dans l'océan, avec elle,

---

<sup>11</sup> Gaston, Bachelard, *op. cit.*, p. 16.

et dis-lui que tu es heureux. » Je n'attends pas, je m'élançe dans le sentier aussi vite que je peux, je fais une prière en chemin, qu'elle ne soit pas déjà sortie de l'eau. (p.146)

Cette scène met en évidence le pouvoir purificateur de l'eau. Elle est, pour le personnage une source de régénérescence. Les verbes « déshabiller, craquer, crépiter et frotter » prouvent la volonté du personnage de renoncer à un état initial pour pouvoir accéder à la lumière de la foi et au bonheur qu'elle procure. L'évocation du terme « prière » renforce l'idée de l'illumination spirituelle. C'est grâce à cette substance sacrée que l'âme s'épure et s'élève, et qu'elle se débarrasse de sa condition humaine avilissante et de ses inclinations basses. Chez les musulmans, les ablutions ne symbolisent-elles pas une forme de purification avant la prière. L'eau sert donc de véhicule à l'expression d'un changement, d'une renaissance et d'une conciliation avec la nature divine de l'être. Ed a réussi enfin à renaître et à rejoindre l'océan de la foi dans lequel se trouve Aëlle.

Associée à la femme, l'eau est ce fond révélateur de la réalité du personnage, de sa dualité et de son idéalité. Elle joue le rôle d'un miroir reflétant l'incomplétude de l'être. Ce miroir amoureux favorise certes une connaissance de soi mais ne doit pas constituer une fin en soi. En introduisant, dans son texte, l'image de la fontaine, Dib revivifie le mythe de Narcisse pour mettre en garde contre l'amour d'une image illusoire et excessive de soi qui trouve dans la folie de la passion amoureuse une matière privilégiée. Cette affirmation trouve sa justification grâce la correspondance établie entre la figure de la femme et celle de la fontaine.

La fontaine (?), la silhouette, je poursuis mon chemin, je me dirige vers elles, la place s'élargit d'autant, on me sourit depuis cette obscurité, je ne vois pas ce sourire, il est dans l'air.  
.... je me dis : une femme.

... je me dis : Aëlle ; et dans la seconde qui suit elle se dresse tout au fond de la place, où elle continue à sourire. (p. 185)

En identifiant la femme à la fontaine, l'écrivain nous renvoie à l'idée d'illusion et d'erreur qui a condamné Narcisse à la mort. Personnifiée, la fontaine

symbolise le miroir grâce auquel s'opère la contemplation de soi qui se traduit par la folie d'un amour idyllique. A l'image de Narcisse, Ed se reconnaît dans la fontaine, dans les yeux de la femme aimée et désirée représentant indirectement le paradis terrestre convoité. Plus qu'un élément naturel, la thématique de l'eau s'inscrit dans une quête d'Absolu qui passe inévitablement par une annihilation de soi. Le récit s'achève sur l'évanouissement du personnage dans l'oubli car « les vrais paradis sont les paradis perdus<sup>12</sup> » nous dit Marcel Proust. Ainsi, l'expérience contemplative de l'eau se spiritualise en rendant visible l'Invisible.

L'univers de Mohammed Dib est riche en symboles. L'écriture hermétique de l'écrivain algérien qui s'appuie sur un réseau d'images complexes, dépasse les données du perçu sur lequel elle se fonde et nous entraîne dans une expérience transcendante de la réalité humaine. Dans ce cadre, l'eau représente un élément central qui réunit deux natures opposées mais complémentaires. Elle reflète l'ambivalence même du monde et de l'être qui oscille entre le bien et le mal ; la beauté et la laideur, l'amour et la haine, le ciel et la terre, le visible et l'invisible. Le cadre aquatique apparaît tantôt austère et inquiétant, tantôt paisible et réconfortant. Cette substance liquide possède un extraordinaire potentiel expressif et suggestif qui nourrit l'imagination, éveille les sens et fait remonter à la surface les rêveries les plus enfouies. Omniprésente tout au long du texte, l'eau atteste d'une homologie primordiale du corps et du monde. En effet, elle vient témoigner de la détresse d'une conscience tourmentée et décrire une expérience vécue où le développement du personnage est lié à une quête de soi, de l'autre, du sens et de l'idéal. Cette force invisible investit le récit et lui donne, à travers une panoplie d'images, une valeur symbolique mystique qui soutient l'élan vers l'Absolu et permet au personnage dibien de retrouver le sens de son existence et son unité essentielle.

---

<sup>12</sup> Marcel, Proust, *Le temps retrouvé* (1927), À la recherche du temps perdu, IV, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 13.



## **Bibliographie**

- Charles, Mauron, ( 1945) *Sagesse du l'eau*, Robert Laffont, Marseille.
- Gabriel, D'Annunzio, (1928) *Contemplation de la Mort*, Paris, Calmann Lévy. In-12, broché, non rogné. Édition originale de la traduction française, par André Doderet.
- Gaston, Bachelard, ( 1942) *L'eau et les rêves*. Essai sur l'imagination de la matière, Paris : Librairie José Corti, 18 réimpression.
- Gilbert, Durand, (1969) *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Bordas.
- Marcel, Proust, (1989) *Le temps retrouvé*, À la recherche du temps perdu, IV, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Maurice. Merleau-Ponty, ( 1964) *Le visible et l'invisible*, Éditions Gallimard, Paris.
- William Friedrich, Nietzsche. *La philosophie à l'époque tragique des grecs* (1873), Traduction par Michel Haar et Marc De Launay, (2000) Editions Gallimard, La Pléiade.
- Dictionnaire *Les Symboles*, (1969) Paris, Robert Laffont/Jupiter.